

LE POUVOIR SPIRITUEL DE LA SOCIOLOGIE RELIGIEUSE

Roger Lapointe¹

Je porterai le masque du sociologue, plus précisément du sociologue de la religion, adepte donc d'une discipline à laquelle je me suis rompu peu à peu, en autodidacte, après avoir longtemps été moi-même un acteur religieux, à titre de théologien et de philosophe.

Pour les fins de l'expérience menée dans cette livraison de *Religiologiques*, je positionnerai le sociologue que je suis devenu en mettant mes pas dans ceux d'Auguste Comte qui nous a tous précédés, nous sociologues, en sa qualité de fondateur et inaugurateur de la sociologie scientifique.² L'expression «pouvoir spirituel» que j'ai mise dans le titre doit s'entendre en un sens comtien. Tous l'ont en mémoire, sinon ce que j'en dirai plus bas nous rafraîchira les idées.

Les sciences

Entre 1830 et 1842, malgré toutes sortes de difficultés personnelles, Comte écrit et publie l'ouvrage qui assoira définitivement sa réputation et qui marquera d'une empreinte indélébile le savoir occidental: le *Cours de philosophie*

¹ Roger Lapointe est professeur au département des sciences religieuses de l'Université d'Ottawa.

² C'est être un peu trop irénique à mon gré que de noyer Comte parmi quatre «fondateurs», ainsi que le fait R. Aron dans *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard (coll. «Tel»), 1967.

positive.³ Il s'agit bel et bien d'un cours, car Comte a commencé par enseigner oralement à une brochette de savants puis au grand public les doctrines qu'il confie ensuite à l'écrit. Le cours en question est encyclopédique en ce qui touche le domaine scientifique. Comte passe successivement en revue les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et enfin la sociologie. Ces disciplines se trouvent étalées suivant un ordre décroissant de généralité et un ordre croissant de complexité. Elles forment dès lors un tout organique et non une simple succession ou addition, les plus générales étant prérequis au développement des moins générales, cependant que les plus complexes donnent l'occasion après coup de cadrer les moins complexes. La dernière science en particulier, la sociologie, science que Comte crée en même temps qu'il l'aligne à la suite des autres déjà existantes⁴ — les mathématiques anciennement, la biologie tout à fait nouvellement —, la sociologie, dis-je, procure à toutes les autres sciences l'encadrement ultime qui les rend pleinement significatives puisqu'elle situe ces dernières explicitement au sein de la culture, ou comme préfère dire Comte, au sein de la société humaine.

Suivant donc un premier mouvement, les sciences naturelles pavent la voie aux sciences humaines, ramenées pour lors à la sociologie. Elles pavent la voie tant pour la méthode que pour le savoir lui-même de manière que, le moment venu, c'est-à-dire les connaissances préliminaires sur les êtres inorganiques et les êtres organiques étant suffisamment étendues, semblablement la méthode positive étant largement mise au point, quelqu'un ose soumettre la pensée et la liberté humaines au même traitement

³ Chez Bachelier, Paris; le cours publié a six tomes et compte soixante leçons.

⁴ Il se présente sans fausse honte comme «celui qui a directement fondé une science nouvelle (...) et qui, en même temps, a spécialement perfectionné la philosophie de chacune des sciences antérieures (...)» (*Cours*, VI, p. XXX).

noétique que les autres réalités de l'univers.⁵ Auguste Comte osa. Il fonda en conséquence la sociologie, une sociologie de type rigoureusement scientifique. En elle, l'essor historique de la pensée humaine s'était pleinement accompli au moins au sens où cette pensée s'était appliquée à l'objet qui lui avait été refusé jusque là: elle-même.

Si la sociologie, science humaine par excellence, hérite des sciences naturelles, celles-ci doivent apprendre de la sociologie et quel rôle elles ont joué vis-à-vis de cette dernière et ce qu'elles représentent vraiment dans l'ensemble de la culture. Il fallait évidemment que la sociologie fût constituée pour que la question de son enracinement dans les autres savoirs commençât seulement à se poser. Par ailleurs, pour délimiter correctement la place occupée par le savoir scientifique dans l'ensemble de la civilisation, il fallait se placer à un point de vue englobant relativement à ce savoir, un point de vue permettant notamment d'apercevoir la connaissance commune, mais aussi les croyances religieuses. Ici se situe la grande découverte que fit Comte dès avant la rédaction du *Cours* — découverte à laquelle le limite ce qu'on pourrait appeler la vulgate comtiste — savoir la loi des trois états, la succession à travers l'ensemble de l'histoire humaine de trois grandes attitudes intellectuelles: théologique, métaphysique, positive, cette succession étant une progression orientée et définitive. On le voit, ce second mouvement part de la sociologie et débouche sur la science.

D'une part donc les sciences (naturelles) conduisent à la sociologie et aux sciences humaines, d'autre part la sociologie conduit aux sciences. L'ensemble de ces deux mouvements constitue la philosophie positive, dont voici en quelque sorte l'épure. 1) Principe fondamental: «Assujettissement continu de tous les phénomènes... à des lois...»⁶ 2) Principe

⁵ La métaphysique moderne depuis Descartes trouvait justement sa raison d'être dans la présumée incompetence de la science expérimentale à l'égard de l'esprit humain.

⁶ *Cours*, VI, p. 655.

complémentaire: quant à leur contenu, les lois se divisent en lois de succession ou dynamiques, lois d'assimilation ou statiques. 3) Principe dérivé: «Chaque ordre de phénomènes a nécessairement ses lois propres...»⁷ 4) Principe méthodologique: prépondérance de l'observation sur l'imagination. 5) Principe épistémique: substitution du relatif à l'absolu.

La chose doit être bien claire. Quoiqu'elle s'affiche comme philosophie, la sociologie comtienne n'est en rien une métaphysique.⁸ Elle s'intitule ainsi: «philosophie», plutôt que «science» ou encore «philosophie des sciences», simplement parce qu'elle tient un discours généralisateur sur les savoirs scientifiques, méthodes et résultats, sans toutefois abandonner ce même terrain scientifique. C'est en scientifique, en positiviste, que Comte réfléchit sur la science. Il propose, dirions-nous aujourd'hui, une *métascience*. Voilà pourquoi l'ensemble de son discours, tout encyclopédique qu'il soit, se referme dans une sorte de cercle. Le savoir scientifique repose en fin de compte sur soi-même. Il n'y a pas d'au-delà.

À cet égard, Comte était pleinement conscient de continuer l'œuvre de Descartes, prédécesseur auquel d'ailleurs il aimait associer Hobbes.⁹ Je crois que, parmi les contemporains, la pensée de E. Morin dans *La Méthode*¹⁰ s'articule suivant le modèle comtien, sans que le grand anthropologue, semble-t-il, ni ne l'ait cherché ni ne l'ait même senti. Il va sans dire que, muni d'avancées scientifiques inexistantes au XIX^e siècle, Morin peut

⁷ *Cours*, VI, p. 659.

⁸ R. Aron laisse malencontreusement planer quelques doutes là-dessus, voir *Les étapes*, p. 115.

⁹ Voir par exemple *Cours* III, p. 605; V, p. 571.

¹⁰ Voir E. Morin *La Méthode I. La Nature de la Nature*, Paris, Seuil, 1977; *II. La Vie de la vie*, Paris, Seuil, 1980; *III. La Connaissance de la Connaissance*, Paris, Seuil, 1986; *IV. Les Idées*, Paris, Seuil, 1991.

rééditer le projet comtien avec une force et une plénitude auxquelles l'initiateur ne pouvait même pas songer.

Le pouvoir spirituel

La sociologie, disions-nous, est une science humaine. Elle tient lieu pour Comte de toutes les sciences humaines actuelles, incluant d'une part l'ethnologie et la politicologie, d'autre part l'archéologie et l'histoire, tout en excluant la psychologie à l'exception de ce qui en elle coïncide avec un chapitre de la biologie. Cette dernière est une science naturelle, mais elle prépare et fonde prochainement la sociologie.¹¹ Je n'entends pas ici ouvrir un stérile débat autour des frontières épistémologiques, encore moins argumenter triomphalement *pro modo*. Le rôle de pivot joué par la sociologie dans l'avènement des sciences humaines mérite néanmoins d'être souligné. Ce rôle ne lui revenait-il pas, étant donné qu'il s'agissait d'appliquer la méthode positive aux réalités spirituelles et que, observées de la sorte, ces dernières devaient apparaître comme suprabiotiques, supraindividuelles, autrement dit culturelles et sociales? É. Durkheim s'en souviendra.

Supposons la sociologie constituée. Qu'en faire? Selon le fondateur de cette discipline, la théorie ou le savoir ne doivent pas être confondus avec la pratique ou la technique. Le savant se distingue de l'ingénieur. N'empêche que l'action sur le monde s'exerce efficacement à la mesure des connaissances que l'on détient à son endroit. Si on pense que l'univers est constitué par un ensemble de rapports magiques, on se livrera à des incantations et à des envoûtements. Si on pense qu'il obéit aux dieux, on tentera de fléchir la volonté de ces êtres dominateurs. Dans ces deux situations culturelles, l'humanité somme toute se comporte correctement, même si ses connaissances sur le monde sont pratiquement nulles et si son action, en conséquence, demeure sans portée. L'avènement des sciences, les lois

¹¹ L'anatomie du cerveau notamment, telle que proposée alors par F. J. Gall.

astronomiques, physiques et autres que celles-ci emportent, la propagation de ces savoirs, tout cela équipe enfin l'agir humain de façon qu'il évite de poursuivre des buts inatteignables — ceux qui contredisent les lois, par exemple la production alchimique de l'or — et que par ailleurs il atteigne efficacement des objectifs souhaités depuis toujours — ceux qui s'avèrent réalisables d'après l'état réel du monde, par exemple le transport aérien. Il y a de la sorte une intime liaison entre le savoir théorique et les applications pratiques, même si celles-ci ne doivent pas être confondues avec celui-là.

En mettant au jour la science humaine qu'est la sociologie, Comte pensait bien se donner les moyens d'agir efficacement au plan culturel et social, il escomptait avoir trouvé la formule permettant de *régénérer* l'humanité.¹² Pour ce faire, il fallait pourtant qu'il se dédoublât. En sus de son effort théorique, il devait consentir un nouvel effort, pratique celui-là, politique. C'est ainsi que, le *Cours* achevé, Comte met en chantier son autre grande œuvre: le *Système de politique positive* ou *Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité*.¹³

¹² Maître mot de l'époque. Victor Hugo l'emploie également.

¹³ Parue en quatre tomes chez Carillan, Goeury et autres entre 1851 et 1854.

Passons rapidement sur le refus que ce nouveau travail provoqua chez certains disciples. Nuls autres que É. Littré en France et J. S. Mill en Angleterre s'éloignèrent du maître à cette occasion. Selon moi, on a affaire à des divergences tactiques plutôt qu'à des écarts doctrinaux. Autre chose en effet développer en elle-même la science positive, autre chose la vivre socialement.

Passons vite aussi sur l'épisode sentimental qui se situe chronologiquement entre les deux grands traités et qui met en cause Clotilde de Vaux. Comte aime cette jeune femme comme il n'avait jamais aimé et n'aimera jamais par la suite. Son existence en est marquée définitivement. Son œuvre aussi, il ne le cache pas, reçoit un enrichissement décisif, un enrichissement qui appartient d'abord et avant tout à la pratique.

Notons plus au long comment et dans quel style Comte intervient. Il compose un traité. Il s'adresse à l'intelligence de ses lecteurs. Il propose à ceux-ci un plan d'action, un projet de société, une politique. On le voit, il ne fait pas de politique, il ne fonde pas un parti. Il se contente de dissenter, il exerce un *pouvoir spirituel*. Dans le *Cours*, Comte avait défendu avec insistance l'institution d'un pouvoir spirituel à placer côte à côte avec le pouvoir matériel ou politique. Le moyen âge chrétien lui avait paru spécialement recommandable parce qu'il s'était doté justement de cette structure. À condition de remplacer le dogme monothéiste par la science positive, la dualité des pouvoirs introduite en Occident durant le moyen âge devait être conservée à l'époque moderne étant donné sa valeur civilisatrice démontrée et, plus profondément, son adéquation par rapport aux exigences de la nature humaine. Quant à lui, Comte entendait se cantonner dans l'exercice du pouvoir spirituel. Au niveau du *Cours* déjà, on savait 1) que le pouvoir spirituel de l'époque moderne enseigne la science, 2) qu'il cadre et régularise l'éducation, 3) qu'il fonde la morale, 4) qu'il unifie les nations d'Europe, 5) qu'il préside «à l'organisation d'un vaste système de commémoration

universelle [des] principaux promoteurs des progrès...»¹⁴ On y entrevoyait la mise sur pied d'un *comité positif occidental*, composé de personnalités éminentes provenant de diverses nations européennes. Et il allait de soi que, parmi tous les représentants de la science, la présidence revenait aux sociologues, plus précisément et nommément au fondateur de la sociologie, A. Comte.

Mais en quel sens le pouvoir spirituel en question institue-t-il une religion? On pense tout d'abord à une sorte de métaphore. Le lecteur du *Cours*, qui entendait l'auteur parler occasionnellement d'*église* en rapport avec le groupe des positivistes¹⁵, ne prenait pas cela au pied de la lettre. Avec le *Traité*, il est impossible d'entendre le mot «religion» en un sens métaphorique. L'auteur est sérieux et veut être pris au sérieux quand il institue, dit-il, la religion de l'Humanité. De nouveau le lecteur refuse d'en croire ses oreilles. Sans doute a-t-on en vue, juge-t-il, une pensée non religieuse qui fonctionne à l'instar des anciennes religions, qui leur est homologue du point de vue de leur portée sociale. Et l'auteur lui-même donne des gages à cette interprétation lorsqu'il présente la religion au titre de santé ou harmonie du corps social.¹⁶ De même qu'autrefois les religions ont unifié les sociétés autour de leurs dogmes, aujourd'hui que l'union des esprits se fait autour des connaissances scientifiques, celles-ci méritent d'être considérées comme religieuses. Mais n'y a-t-il pas un paradoxe intolérable à parler d'une religion non religieuse? En outre, l'orientation générale du *Traité* oblige à alourdir le sens du mot religion et à assimiler la religion de l'Humanité aux religions de la sur-humanité. Celles-ci étaient essentiellement constituées d'une foi et d'un culte. Or la religion de l'Humanité enseigne la foi dans l'existence subjective des générations passées et elle prescrit une vénération active à l'égard de ces mêmes ancêtres, surtout ceux qui ont le plus mérité de la race humaine. Le fait que le croyant positiviste ne

¹⁴ *Cours*, VI, pp. 500-501.

¹⁵ Par ex.: *Cours*, VI, p. 583.

¹⁶ Voir *Traité*, II, p. 8.

se fait pas d'illusions et tient à rester conscient que la personne défunte — sans excepter Clotilde — ne survit pas à sa mort au plan de la réalité matérielle, mais à celui seul de l'imaginaire, ce fait décale certes la croyance vers une sorte de position esthétique, sans toutefois que disparaisse entièrement la spécificité religieuse.

Somme toute, le sociologue agit à titre d'expert lorsqu'il ne se contente pas de dispenser son savoir mais en outre intervient techniquement au service d'une cause donnée, en conduisant par exemple des sondages. Pourquoi faut-il cependant qu'il se comporte aussi en pontife?

La sociologie religieuse

Désireux de régénérer la société de son temps, passant donc à la pratique après avoir découvert théoriquement les lois qui règlent la vie sociale, Comte ne se contente pas d'être un ingénieur culturel, dispensant par exemple le savoir mathématique ou astronomique à un public populaire; il se veut également le héraut et le prêtre d'une foi religieuse. Inconséquence? Revirement? Non pas, s'agissant d'un penseur aussi cohérent doublé d'un apôtre au zèle inépuisable. Quoi qu'en aient pensé Littré et Mill, j'estime que le fondateur du positivisme montre ici un sentiment très juste de ce que représente la religion parmi tous les aspects de la civilisation. Non seulement la religion constitue-t-elle pour sa part la vie humaine, à l'instar des arts par exemple ou de l'économie, mais en outre elle se pose en rivale de la connaissance objective. Elle propose à ses fidèles une vision du monde globale, ainsi que des pratiques correspondantes. Dès lors, la religion de l'Humanité devait accompagner l'instauration des sciences positives et conjointre à la régénération des intelligences la régénération des cœurs. La vision du monde scientifique — et non religieuse — ne triompherait pas de sa concurrente à moins qu'une transformation comparable ne soit parallèlement intervenue au plan affectif, à moins que la foi ne fût complétée par l'amour. En ce sens, pour remplacer les anciennes religions, il ne suffisait pas

de montrer que la foi aux dieux se résolvait au fond en une foi aux humains, ainsi que l'a fait l'évhémérisme, il fallait en outre aimer et adorer l'humanité, le faire pour de bon.

Ainsi, la religion de l'Humanité doit nous apparaître d'abord et avant tout comme une pratique, un espace ouvert au sentiment, ces «moteurs suprêmes de l'existence réelle.»¹⁷ Dans les cadres d'une telle «église», les sentiments sont premiers et les croyances secondes, et on en est conscient, contrairement à ce qui se passe dans l'autocompréhension des religions ordinaires. À cet égard aussi, la religion de l'Humanité s'avère pleinement sociologique.

Dans la mesure cependant où, par l'expression «religion de l'Humanité», on entend le cénacle positiviste qui s'est construit quelques temples à travers le monde, notamment au Brésil, et qui vénère les reliques de Comte et de Clotilde dans un vieil appartement parisien¹⁸, il me semble qu'on a affaire à l'une parmi les nombreuses manifestations contemporaines de cette religion et point du tout à l'organe témoin d'une entreprise noble peut-être mais utopique et vouée à l'échec. Je ne crois pas que Comte se soit mépris là-dessus, mais peu importe au fond. Le fait est aujourd'hui que la religion de l'Humanité se pratique largement, dans les stades sportifs, dans les magazines de vedettes, dans les histoires nationales (religion civile), chez les groupes écologiques, à travers les rites de passage que célèbrent les cultes traditionnels, comme encore, dans le calendrier, par l'institution de la fête des Mères, etc. Par le moyen de ces rites et par bien d'autres, les modernes apprennent à aimer et à vénérer l'humanité, parallèlement et complémentaiement aux savoirs scientifiques qui leur sont dispensés dans les écoles et dans les médias.

J'opère de la sorte une caractérisation sociologique ou métasociologique puisque j'interprète le versant pratique et

¹⁷ *Traité*, II, p. XXXI.

¹⁸ Voir A. Thérive, *Clotilde de Vaux ou la déesse morte*, Paris, Albin Michel, 1957.

engagé de la sociologie comtienne. Et comme ce versant pratique est une religion, nous faisons de la *sociologie religieuse*. On pourrait penser qu'une telle sociologie manque de moyens puisqu'il s'agit de conduire nos sentiments, que pour ce faire il faudrait d'abord les connaître, qu'une telle connaissance n'est pas l'affaire du sociologue mais du psychologue ou de l'anthropologue. Comte n'avait pas de ces timidités et il se prononce sans ambages sur différents aspects de la vie émotive, particulièrement, comme on sait, sur l'altruisme. Il s'avancait, croirais-je, dans la bonne voie, mais, en dépit de vues pénétrantes, son anthropologie du sentiment aurait besoin d'une révision radicale.

On pourrait penser surtout que la sociologie religieuse est une science fort risquée ou même une pseudo-science car, traitant de la religion qui est la rivale de la science, ou bien elle la réduit et l'écarte, ou bien elle l'instaure et la promeut. Telle est effectivement la situation logique. Il faut choisir entre les deux perceptions du réel: croyante/incroyante. Mais nous parlons sociologie, c'est-à-dire implantation socio-culturelle de ces deux modèles épistémologiques. Par ce côté, loin de s'exclure mutuellement, les deux options coexistent. On trouve dans nos sociétés les uns et les autres, des gens qui voient le monde avec les lunettes de la science, des gens qui le perçoivent avec celles de la foi. On retrouve ce même partage à l'intérieur des universités, certains sociologues adoptant une idéologie donnée, marxiste par exemple, alors que leurs collègues visent la plus stricte objectivité. Dès lors, *l'imperfection tourne en avantage*. Justement parce qu'elle s'embarrasse de son contraire, la scientificité mise en œuvre par la sociologie religieuse a quelque chose de plus vrai et de plus critique. Elle assume intégralement le projet d'objectivité, tout en prenant explicitement en charge ce qui, dans l'existence des acteurs sociaux, résiste à une telle recherche. Elle devient de la sorte une véritable *sociologie de la connaissance*. Quelles meilleures lettres de noblesse pourrait-on désirer en faveur de la sociologie religieuse?

Oui, Comte a eu raison de prescrire pour la sociologie une scientificité pleinement positive, analogue à celle des sciences naturelles. Il a eu raison également de constituer la sociologie générale comme une sociologie religieuse et comme une sociologie de la connaissance. Nous avons dit pourquoi. En énonçant et en publiant ces propos, il exerçait un pouvoir spirituel de bon aloi. Les spécialistes actuels, stipendiés par la «munificence publique»¹⁹ contrairement à Comte, réalisent néanmoins un vœu de ce dernier.

Lorsqu'il propage la religion de l'Humanité, Comte se fait réformateur social et son action vaut ce que vaut son analyse de la situation existante. Or, d'après lui, la pensée théologique avait perdu toute pertinence depuis longtemps et la critique métaphysique était en train de compléter sa destruction. Autrement dit, la civilisation occidentale était rapidement vouée à une entière et radicale sécularisation. Il semble bien, cent cinquante ans plus tard, que notre analyste a sauté aux conclusions, du moins en ce qui concerne la vitesse du changement. Peut-être même s'est-il trompé sur la nature de la sécularisation, sur son exhaustivité. Les religions de la sur-humanité disparaîtront-elles jamais complètement? Malgré le triomphe général du point de vue scientifique, malgré les gains enregistrés en conséquence par la religion de l'Humanité, se pourrait-il qu'un pourcentage donné des êtres humains conserve en permanence des besoins spécifiquement théologiques et ecclésiastiques? Se pourrait-il que la pensée métaphysique obtienne l'assentiment d'un autre pourcentage? Même apparues dans le temps, ces formes de pensée se sont peut-être taillées une place permanente à l'intérieur de la vie humaine.

Tous ces «peut-être» indiquent sans doute quelques-unes des importantes tâches qui attendent les sociologues de demain.

Quant à moi, sociologue d'aujourd'hui, je viens d'abattre mon masque, et, ô surprise, c'était le visage de Comte.

¹⁹ *Traité*, II, p. VIII.

